

# ACADÉMIE DE BÉARN

## Réception de M. François Lathelize

Le 14 décembre 2002

### **Discours de bienvenue du Docteur Pierre Ebrard, Président de l'Académie de Béarn**

À s'y pencher de près par la confiance que vous m'en fîtes, votre vie à tourné délibérément le dos à la banalité.

D'entrée de jeu, vous voyez à Bordeaux le jour, celui-là même où les Allemands s'apprêtaient à la quitter la nuit, en la bombardant.

Vos parents quelques années après, dans l'éducation stricte qu'ils vous donnèrent enfant eussent pu faire leur jugement de Dostoïevski « *sauf la naissance, tout le reste peut s'acquiescer par le savoir, l'intelligence, le génie* », au point de vous exposer, en 6', à neuf ans, au voisinage de camarades qui en avaient treize, et de consacrer l'échec des jésuites à honorer la mission qu'ils avaient reçue de vous mettre, si jeune, sur la même ligne d'un cousin qui avait vu à seize ans, dessiner son horizon à Polytechnique.

L'échec des Bons Pères à y parvenir n'entama pas la déception des vôtres qui dirigèrent, tout de go, l'enfant chez sa grand-mère Noutary, à Pau, qui à défaut de vous intégrer dans votre repli stratégique aux enfants de votre âge, vous offrit précocement les fastes d'une vie installée dans son grand âge dans les mondanités du Pau d'autrefois.

Cette halte imprévue vous valut au moins, en sus des bonnes manières, de vous faire plus positivement aimer le Béarn et la douceur réconfortante du climat de Pau. Ce message ne vous a jamais quitté et a marqué votre vie.

Car cette année sabbatique, après un faux-départ, allait vous voir reprendre une scolarité sans histoire qui devait, dans le temps, sous la direction des Marianistes, vous conduire au bac- Mathématiques élémentaires, à dix-sept ans.

Vous y préparez ensuite l'École nationale des Beaux-Arts dont vous fûtes reçu 4<sup>e</sup> au concours national d'entrée et diplômé à l'âge de vingt-six ans. Un parcours sans faute s'ensuivit Une épreuve d'architecture acquise avec un 19/20 pouvait répondre à vos aspirations profondes et faire écho aux paroles de Maupassant dans *La vie errante* : « *L'architecture, la plus incomprise et la plus oubliée des arts d'aujourd'hui, en est peut-être la plus mystérieuse et la plus nourrie d'idées.* »

Vous fîtes vos débuts d'une manière plus prosaïque en dirigeant l'architecture des Galeries Lafayette ; mais le tournant de votre vie parisienne est que le voisinage des grands magasins ne vous empêcha pas de sceller votre destin en vous alliant, par le choix d'une charmante épouse, à une grande famille.

Vous rencontrez à Paris Isabelle de Navailles-Labatut : c'est le mariage et le retour au pays, à Pau qui vous avait tant marqué à vos neuf ans, dans un exode aussi enfantin qu'inspiré. Vous devenez l'associé de votre oncle Fernand Noutary qui fut longtemps un architecte départemental connu, dont le profil reste encore dans la mémoire des Palois, tant dans ses loisirs, le tennis et la moto.

Votre vie provinciale s'installe au cœur de votre nouveau métier, auprès de votre épouse Isabelle qui s'inscrit elle-même au barreau de Pau, dans la ligne combien célèbre de sa mère Bec de Navailles, dont la personnalité n'a laissé personne indifférent.

Vous vous placez à Pau dans un environnement familial aussi proche que fleuri. Vous restez très près de votre beau-père, le comte Hubert de Navailles, vice-président des Courses, qui a laissé aux Palois un souvenir rayonnant de simplicité, de charmeur, de conteur à la voix de Mirabeau et, consécration suprême, qui se vit remettre en bon aristocrate, par le jeune maire de la ville de Pau, André Labarrère, la médaille d'or de la Ville. La vie d'architecte reste aussi intense pour vous que celle du père de famille : 4 enfants, 2 garçons et 2 filles, viennent éclairer votre foyer, et pour l'instant, 4 petits-enfants. Voici quelques décennies, l'architecte privé et indépendant, dans son activité tant à Pau que sur la Côte basque, s'oriente dans un premier temps sur la réalisation de quelques monuments publics : l'École de Commerce, le centre départemental des Pompiers, en son temps, l'Aérogare, l'Agence EDF, et la nouvelle école de musique en cours de construction. Vous avez été un candidat malheureux, et bien des Palois avec vous, dans un bien beau projet du nouveau Conseil général implanté au pied du boulevard des Pyrénées. Mais vous avez, depuis peu pris une place décisive comme architecte du grand

groupe CMS, filiale d'un groupe américain qui intervient en France pour la construction et la rénovation des cliniques.

Vous avez donc donné pleine mesure à votre talent d'architecte, mais vous êtes aussi, sur le plan personnel, un homme cultivé. Les Beaux-Arts de jadis ont laissé en vous un message de culture : « *La naissance, les manières, le courage, l'instruction, la jeunesse, le talent et autres qualités semblables, ne sont-ils pas comme les épices et le sel qui assaisonnent un homme ?* » Vous n'avez pas déjugé Pandore, qui le pensait.

Passionné de lecture, le bibliophile qui fréquente assidûment les bouquinistes et les salles de vente, permettra sans doute un jour, à celui qui est féru de l'histoire locale, d'entreprendre, comme il le souhaite, un ouvrage plus personnel sur l'histoire de la ville. L'évolution de votre carrière, formée à la rude éducation d'un père, fondateur au plan national des Monoprix qui avait si facilement manié l'argent qu'il avait appris strictement à le compter, l'exemple de votre sœur et de son mari Olhagaray qui, en amiral porté aux plus hautes responsabilités militaires, n'a jamais laissé sombrer les principes, de votre beau-frère, le comte de Navailles qui a su, à la direction de Peugeot, rajeunir le blason familial sans faire oublier neuf siècles d'enracinement dans les Landes, et d'une épouse, Isabelle, dont l'environnement vous a placé au cœur de l'histoire du Béarn des proches d'Henri IV et de l'Histoire de France.

Voilà ce qui n'a fait qu'aiguiser votre sens de l'histoire tout court à laquelle vous vous référez avec tant d'exactitude que de passion et de simplicité, et pour vous-même d'humilité. Mais vous avez toujours gardé en mémoire le mot de Molière : « *La naissance n'est rien où la vertu n'est pas.* »

Tant de jalons posés par les vôtres au hasard des générations et par vous-même, au hasard de la vie, un talent mis au service du Béarn et de sa longue histoire. Tant de passion portée par vous à la ville du roi Henri, du temps où tout jeune vous en humiez l'air bienfaisant.

Tant de conviction à en préserver la pureté, le cadre, l'image.

Tant de respect de l'architecte dont l'œil contemple, de son bureau, le château qui lui rappelle en permanence son histoire, que vous aviez, de longue date rejoint les préoccupations et le message de l'Académie de Béarn.

Il n'est que juste de vous accueillir, en notre compagnie, comme membre correspondant, et je remercie mes confrères de m'en avoir laissé l'honneur et le plaisir.

## Discours de remerciements de Monsieur François Lathelize, nouvel académicien

Monsieur le président, mesdames, messieurs les académiciens, mesdames, messieurs,

Je vous remercie, sincèrement, de l'honneur que vous me faites en m'accueillant parmi vous. C'est un honneur mais aussi une joie.

Étant un homme du bâtiment, j'avoue être quelque peu intimidé d'être reçu dans une assemblée que l'opinion publique assimile à une compagnie de gens de lettres. Permettez-moi, toutefois, de citer Fontenelle qui, dans son ouvrage sur Pierre le Grand, dépeignait ainsi son héros : « *Il avait un parfait caractère d'académicien, homme d'esprit qui doit vivre avec ses pareils, profiter de leurs lumières et leur communiquer les siennes.* » Aussi, vais-je me permettre de vous entraîner quelques instants dans le domaine qui est le mien, celui de l'aménagement de l'espace et des bâtiments, encouragé en cela par l'origine même du mot Académie, puisque le fameux jardin de ce nom, où Platon enseignait, portait en fait le nom de son propriétaire, un nommé Académus qui, ayant révélé aux Lacédémoniens dans la guerre qu'ils firent pour reprendre Hélène l'endroit où celle-ci était cachée, vit sa maison seule préservée des ravages du combat.

Je préfère ne pas savoir si c'est grâce à quelque artifice de la sorte que Pau, qui était alors une bien petite ville, fut épargnée lors des effroyables dommages que causèrent en Béarn les guerres de religion. Toujours est-il que nous vivons dans une des rares places urbaines où la passion dévastatrice de l'homme (et en Béarn à cette époque on pourrait ajouter de la femme) ne s'est pas exercée. Il s'agissait pourtant d'un site militaire.

J'aimerais donc vous communiquer quelques brèves opinions, qui n'engagent que leur auteur, sur l'histoire pacifique de cette cité, riche d'enseignement.

Le goût du passé n'est pas pour moi une fin en soi, mais, bien au contraire, une recherche des clefs nous permettant de comprendre, et par là d'optimiser l'avenir. Cela est particulièrement vrai en urbanisme car, dans l'éternel débat Réforme contre Révolution, la seconde hypothèse n'a jamais fait ses preuves dans l'aménagement de ce qu'il est d'usage d'appeler le cadre de vie.

Pourquoi donc est-il si difficile d'adapter celui-ci aux mutations naturelles de nos sociétés qui, elles, peuvent prendre des formes révolutionnaires ?

Voilà une question mes chers amis, où votre aide me sera précieuse pour chercher une réponse. Le préfet Serviez, enfant de la Révolution et parrainant peut-être à ce titre la principale rue de la ville, nous jugeai t ainsi : « *Les sciences et les arts n'ont jamais fleuri dans ce département... Il n'était pas aisé, en effet, qu'ils fissent des progrès sensibles dans un pays éloigné du centre des lumières.*

Si le ci-devant Béarn posséda une académie, elle ne donna jamais assez d'encouragement pour opérer, dans l'esprit public, une heureuse révolution... Cette société formée en 1718 reprit une nouvelle vie en 1783 et fut présidée par des hommes éclairés, aussi amis des lettres que de leur pays (c'est toujours le cas). Leurs vues, entièrement tournées vers des objets d'intérêt public, commençaient à donner à ce corps une consistance remarquable, lorsque la Révolution les anéantit. Tout porte à croire que les sciences et les arts n'ont pas été cultivés jadis dans le voisinage de cette partie des Pyrénées »... *fin de citation.*

L'histoire prouvera que ce pauvre Préfet, en dépit de sa notoriété posthume, s'est trompé dans la plupart de ses analyses et, pour ma part, je considère que notre isolement nous aura plutôt préservé.

Comme donc, je l'ai mentionné, le château précéda la ville.

Celle-ci naquit, lentement, des services de celui-ci qui n'était à l'origine guère constitué que d'un rempart et d'une tour. Il fallut donc loger les officiers, les fournisseurs, puis avec l'installation de la famille royale le cortège habituel : courtisans, administratifs, manufacturiers, tailleurs, coiffeurs, bijoutiers...

On peut peut-être attribuer à cette dépendance vis-à-vis du château la modestie dont font preuve les façades de l'époque médiévale et dont l'usage persistera pratiquement jusqu'à l'arrivée de la colonie anglaise au XIXe siècle.

Le château, lui-même, était moins orné que celui que nous connaissons.

La Restauration, dans le cadre de la vulgarisation du mythe d'Henri IV le plus assumable des

Bourbons, l'a rénové en accord avec son imaginaire.

Mais j'attribue aussi cette modestie dans l'ornementation à une bien autre cause : la forte présence des montagnes dont l'ampleur et la magnificence relativisent les éventuels effets décoratifs.

Un de mes anciens professeurs d'architecture, lauréat du grand prix de Rome, avait coutume de nous rappeler :

Si le site est beau soyez modeste

S'il n'existe pas, créez le par votre architecture (cf. Venise).

On peut penser que nos prédécesseurs avaient perçu d'eux-mêmes tout le bien fondé de cette théorie, peut-être aidé en cela par leur

isolement (je l'accorde au préfet Serviez) et se sentant bien peu concernés par les débuts de l'architecture internationale (alors italianisante) qui, dès le XVII<sup>e</sup> siècle, imposait ses canons de Versailles à l'Oural.

La lente évolution des techniques, le coût élevé des matériaux, la durée des chantiers autorisaient de longues réflexions prenant en compte de nombreux paramètres. La composition de la ville et l'organisation du bâti ne furent dictées que par les nécessités sociales et techniques et, par opposition au reste du royaume, sans préfigurations d'ordre politique ou religieux comme en témoigne l'impossible construction de l'église paroissiale Saint-Louis ordonnée par Louis XIII, toujours en travaux, toujours abandonnée, et qui se termina en théâtre municipal, affecté depuis à l'hôtel de ville.

Ce pragmatisme provincial, cette absence de prétention (serait-ce la crainte du ridicule ?), ce sens inné de la relativité de la puissance nous permettront d'éviter les gloires et les embûches des périodes baroques et conserveront à la ville un air de sincérité (authentique disait, récemment encore, des affiches montrant une fontaine qui ne l'était guère), un air de sincérité donc, qui à défaut d'afficher une réelle modernité nous préserve de tout caractère de ville musée, même, et surtout, dans le quartier historique.

Dans la même logique, la ville se développera de manière organique, le long des axes de circulation, respectant les domaines existants sans manifestation volontariste (dont les motivations auraient été jugées suspectes) à l'exception peut-être de la place Grammont (sur l'emplacement du jardin royal) rendue nécessaire pour la poste aux chevaux et dont l'origine fonctionnelle n'a jamais pu être effacée. Il est d'ailleurs curieux de constater que la seule place XVIII<sup>e</sup> de la ville, d'une architecture agréable de surcroît, ne figure pas dans les guides touristiques.

Ce sera la disparition des domaines religieux, proches du château car dépendants des largesses royales, qui permettra aux Palois de réaliser la plupart des places publiques (la place de la Déportation sur l'ancienne église Saint-Martin, la place de la Libération remplacera le couvent des Cordeliers, la place Clemenceau : les Ursulines et Notre-Dame). La ville gardera globalement sa physionomie, naturelle et médiévale, jusqu'aux directives de l'Empereur, rejoignant l'Espagne, et par la suite à l'arrivée de nos amis britanniques qui découle du mauvais sort de nos armées.

Ce n'est donc qu'au XIX<sup>e</sup> siècle qu'apparaîtra à Pau une architecture stéréotypée parfois ornée et décorée dans la mode de l'époque, d'éléments architecturaux qui n'étaient déjà plus que des décors pastichant d'anciennes architectures que nous n'avions pas connues ou, plutôt (pour contredire le préfet Serviez), je dirais dont nous avons fait l'économie. J'ai pu constater récemment, sur une reproduction figurant dans la *Gazette de l'hôtel Drouot*, que lors de

l'inauguration par le duc de Montpensier de la statue d'Henri IV, la place Royale, bien que déjà résidentielle, était encore entièrement bordée de maisons médiévales. Il faut toutefois reconnaître que ces nouvelles constructions ne firent jamais l'unanimité et que demeura toujours des tenants de la simplicité (à défaut de la modestie). Il est par exemple amusant de comparer la villa Sainte-Hélène où loge le préfet et ancienne résidence de la famille Prince à la villa Ridgway (ancien siège de la SN PA) ou à la villa Sorento, résidence des Clinch-Mérillon apparentés aux Vanderbilt. Les maîtres des lieux devaient pourtant être proches culturellement.

En urbanisme, également, le débat fut âpre, et c'est grâce à un bon maire, Henri Faisans, que nous avons échappé à un grand axe haussmannien traversant la ville de part en part, sur le tracé de la vieille rue Tran, au profit de la réalisation du boulevard des Pyrénées. Ce débat appelé en son temps la querelle des tranistes (notre version locale de celle des anciens et des modernes) est très instructif.

La réalisation de l'axe haussmannien aurait, je n'en doute pas, séduit le préfet Serviez (qui voulait redessiner le département à l'équerre). On aurait pu y implanter les principaux édifices publics et permettre, par là, à la ville de ressembler à toutes les préfectures de la République.

La réalisation du boulevard, sur l'emprise des jardins des principales résidences (imaginez les oppositions), était au contraire une réponse lyrique qui, en dépit de sa faiblesse fonctionnelle, exaltait le site et affirmait la particularité de la cité, contribuant par là à l'essor du tourisme.

J'ai la conviction à travers mes lectures que dans ce débat passion qui partagea la ville, le caractère lyrique du projet fut plus décisif que son éventuel impact économique. Je souhaiterais conclure sur cette opinion.

En effet, au cours de la seconde moitié du Xxe siècle, c'est une analyse plutôt « marxiste » de l'urbanisme qui a généralement prévalu chez les critiques et, on peut le regretter, chez les décideurs. Heureusement, les Palois ont eu l'habileté et la chance de choisir à nouveau de bons maires, sensibles et respectueux de l'âme de la ville qui ont su concilier de grands équipements contemporains avec le respect du tissu naturel. Cette approche ne peut, hélas, être universelle.

Le siècle qui commence illustrant la passion qu'engendre à nouveau les problèmes religieux destructeurs de notre province au XVII<sup>e</sup> siècle (le Gave coulait rouge à Orthez), il est à craindre que nous verrons demain, dans l'est méditerranéen en particulier, des villes moins ouvertes que celles que nous connaissons. Je vous remercie d'avoir eu la gentillesse de m'écouter.

